

József Mucsi

QUELQUES ASPECTS DE LA TRANSITIVITÉ PAR RAPPORT AUX
SYNTAGMES NOMINAUX CONSTRUITS AVEC LA PRÉPOSITION DE

C'est avant tout la question de l'acceptabilité de la notion de la transitivité qui se pose. La notion de transitivité (soit prise dans un sens plus restreint, soit dans un sens large) est rejetée par plusieurs grammairiens - surtout structuralistes -; il y en a parmi eux qui la considèrent non seulement comme inutile pour les descriptions grammaticales mais aussi comme nuisible même à l'enseignement.¹

Nous nous sommes proposé dans ce qui suit de justifier le bien-fondé de l'emploi de la notion de la transitivité.

On pourrait commencer par ériger en principe que la construction de toute terminologie nouvelle comporte la connaissance approfondie d'une terminologie ancienne qui continue à être employée et dans l'enseignement et dans les recherches scientifiques, au moins comme une hypothèse de travail provisoirement admise. Cette opinion est appuyée par le fait que tous les chercheurs structuralistes se croient contraints à tenir compte de cette notion.

Mais il ne s'agit que de cela. Certes, on ne peut pas nier que la définition notionnelle de la transitivité selon laquelle l'action exprimée par le verbe passe de l'agent sur le patient (ou but) ; dans beaucoup de cas ne peut être appliquée qu'avec difficulté, comme p.e. dans des phrases du type: Cette maison a reçu une bombe, Cette jeune fille subit une opération. On doit reconnaître qu'en pareil cas

la critique de la notion traditionnelle de la transitivité est pertinente. Cependant il est possible de distinguer la définition "formelle" d'avec la définition "notionnelle". C'est que la définition notionnelle ou sémantique s'adapte à la majorité des verbes appartenant au groupe de verbes dits "transitifs" qui ont deux actants (two-place verbs). J. Lyons y ajoute qu'à l'exemple des verbes par excellence transitifs comme to hit dans la phrase I hit you, les locuteurs natifs de l'anglais considèrent la phrase I hear you comme tout à fait parallèle à la précédente. Par conséquent ils regardent la perception des sons comme une action réelle de la personne en question. La conscience linguistique des locuteurs natifs en elle-même suffirait pour fournir une certaine base sémantique à la notion de la transitivité: "This fact of itself would suggest that there is some semantic basis for the traditional notion of transitivity. Although the class of syntactically transitive verbs undoubtedly includes many verbs which cannot reasonably be said to refer to actions the effects of which 'pass over' from 'actor' to a 'goal', it is nevertheless true that the traditional 'notional' account of transitivity is clearly applicable to many, if not most, syntactically or 'formally' transitive verbs."²

Le fait mérite d'être noté que N. Chomsky³ lui-même accepte récemment la notion traditionnelle du sujet logique qu'il considère pour l'essentiel comme identique au sujet de la structure profonde.

Si on transforme en construction passive la phrase mentionnée plus haut: La jeune fille subit une opération -- Une opération est subie par la jeune fille, on se rend

compte que le caractère actif du rôle de la jeune fille sera souligné. Cela revient à dire que les arguments invoqués plus haut à l'appui de l'acceptabilité de la notion de la transitivité deviennent encore plus probants si on a recours à la réversibilité des constructions en question. On peut donc tirer argument des rapports syntaxiques formels pour démontrer l'acceptabilité des notions "objet direct" et "transitivité". (Voir les autres mécanismes de transformation dans mon article précédent) .⁴

L'intérêt didactique contribue également au maintien de l'emploi de la notion de la transitivité au sens plus restreint, pourvu qu'on ne prenne en considération que la transitivité du verbe, et pourvu que la notion "objet" soit exclusivement réservée à l'"objet direct".

Bien que Jean Dubois, dans sa grammaire récemment parue⁵ et destinée avant tout à l'enseignement secondaire s'efforce de familiariser ses élèves avec les principes fondamentaux d'une grammaire scientifique et d'intégrer au programme des classes les acquisitions les plus importantes de la linguistique, il sait tout de même très bien qu'une grammaire destinée aux buts pédagogiques ne doit être confondue avec les recherches linguistiques.

J. Dubois a raison en ne reniant pas en bloc les résultats acquis successifs des grammairiens qui ont fait des réflexions avant lui sur les faits du langage. C'est ce qui explique qu'il conserve dans la mesure du possible la terminologie ancienne, et entre autres aussi le terme "transitif". Nous devons lui donner raison d'autant plus qu'une des grammaires françaises les plus excellentes (celle de Damourette et Pichon) n'a pu obtenir qu'une diffusion injustement

restreinte à cause de sa terminologie immodérément nouvelle, bizarre et pour cette raison un peu rébarbative. Par contre on peut s'étonner qu'il accepte la notion d'une transitivité plus large et il emploie la dénomination "objet indirect". Ce terme pourtant confond deux notions divergentes, l'une distributionnelle, (présence ou absence de la préposition) et l'autre sémantique (l'objet opposé au sujet). Il aurait été préférable de choisir la dénomination "complément attributif" employée dans les grammaires génératives, complément dont la fonction est exprimée dans les langues casuelles par le datif, plutôt que de s'attacher au terme traditionnel. Par ailleurs et du point de vue de la grammaire traditionnelle et du point de vue d'une grammaire plus scientifique la dénomination "complément d'attribution" aurait été plus pertinente.

x x x x

Dans ce qui suit, à partir des points de vue divers, nous essaierons d'invoquer des arguments - même diachroniques - à l'appui du bien-fondé de la notion d'une transitivité plus restreinte. Jusqu'à nos jours c'est l'ouvrage imposant de A. Blinkenberg sur la transitivité en français moderne qui - et par sa fine analyse et par l'abondance même de la documentation - continue à rester un livre de base pour toutes les recherches relatives à la transitivité. C'est ce qui explique que nous allons parler d'abord de sa théorie de genèse de la transitivité et des conséquences qui en découlent.

C'est en parlant de la théorie de transitivité de Bréal et de Meillet que A. Blinkenberg construit sa propre théorie de la genèse de la transitivité. Nous voudrions bien présenter brièvement le raisonnement de Blinkenberg relatif à la genèse de la transitivité. Son raisonnement s'adapte particulièrement bien non seulement à la manière de penser et à la terminologie grammaticale traditionnelle (il s'agit avant tout des termes "transitivité indirecte", "objet indirect"), mais aussi il contribue largement à accréditer son opinion selon laquelle un processus de transitivity quasi permanente est en cours en français moderne, ainsi que la notion de transitivité prise dans un sens plus large qui en découle.

D'après Bréal certains mots que le sens rapproche, comme les pierres d'un édifice, s'adossent et s'appliquent l'un à l'autre. En fin de compte ils arrivent à ne composer qu'une seule masse. On s'habitue à les voir ainsi juxtaposés et on en vient à la conclusion qu'une force intrinsèque les maintient ensemble et subordonne les uns aux autres. Cela revient à dire que Bréal voit dans la transitivité "un accollement fixe établi entre certaines espèces de mots, cet accollement étant l'effet d'habitudes linguistiques acquises."

Blinkenberg se réglant sur Bréal souligne l'idée du temps et celle de l'habitude. A l'origine les mots, chacun pris individuellement, ont été porteurs de leur propre sens. A cette étape, du point de vue de la fonction les mots sont indépendants, autonomes et les relations syntaxiques fixes entre certains groupement de mots ne paraissent que beaucoup plus tard. Pour ne s'écarter de la

terminologie de Blinkenberg on pourrait dire que dans la phrase indo-européenne primitive seule existe la construction "verticale" de sens à terme, les mots n'étant que des unités juxtaposées. Il s'ensuit qu'une construction "horizontale", une construction de terme à terme comme la transitivité était exclue.

Pour illustrer son raisonnement Blinkenberg propose le schéma suivant qui veut expliquer la compénétration des significations:

Point de départ	:	M	——	DB
Phase de transition	:	MD	B	/
Point d'arrivée	:	MD	——	B

M: mouvement; D: direction; B: but

En s'appuyant sur la théorie de Bréal, Blinkenberg part de la construction petere Roman. Le verbe latin petere vient d'une racine indo-européenne dont l'acception primitive était celle de voler. Petere comme verbe de mouvement entrant en combinaison réitérée avec Roman (un accusatif) devient le point de départ d'un double développement. L'accusatif seul marque au début la direction, mais après un certain délai il déteint sur le sens primitif du verbe, mais par contre-coup le sens plein, autonome de l'accusatif s'affaiblit d'autant. C'est que dans la mesure où l'accusatif sert à délimiter le sens du verbe auquel il s'ajoute, "cette délimitation, cette détermination du verbe permet l'indétermination du cas." Et de cette interdétermination résulte une réaction. On pourrait dire que d'après Blinkenberg la transitivité résulte d'une sorte d'anticipation, ce qui veut dire qu'on fait englober d'une manière anticipée dans le verbe la notion de direction.

Le concept du but finit par s'attacher au verbe. Blinkenberg souligne donc l'organisation verticale primitive de la phrase, ainsi que l'individualité, l'autonomie primitives des mots. De cette syntaxe primitive caractérisée par l'apposition → coordination se développe par la force de la fréquence la transitivité, dont le point de départ - selon lui - doit être forcément une cohésion constituant des groupes de mots. On peut tout de même ajouter que le raisonnement Bréal-Blinkenberg ne peut être considéré ni comme unique ni comme irréfutable, parce que p.e. le processus inverse est également fréquent dans la langue française moderne, on trouve beaucoup de verbes transitifs au début, qui ont passé à l'état intransitif (p.e. contribuer → contribuer à; renoncer → renoncer à / contredire à → contredire; oublier à → oublier). Si se développement est possible dans la langue moderne, on pourrait admettre également qu'il s'est opéré des changements pareils dans une époque plus ancienne.

Outre ces changements également possibles dans les deux sens on pourrait penser aux relations casuelles de la structure profonde analysées au niveau des universaux du langage parce que ces relations pouvaient même précéder l'étape de la fréquence et de la coordination, et comme telles, elles pouvaient contribuer à la genèse de la transitivité, à la genèse de cette relation profonde réalisée au niveau de la structure de surface.

Si on considère le schéma de Blinkenberg du point de vue du développement à double sens (transitif \rightleftharpoons intransitif), ce schéma ne fait autre chose que de souligner une transition fréquente de l'état intransitif au transitif.

La schéma de Blinkenberg constitue donc une base théorique pour l'expansion pour ainsi dire sans limites de la transitivité, en revanche l'analyse des relations sémantico-syntactiques profondes nous orientent plutôt vers une notion plus restreinte de celle-ci.

Vu de ce point de vue le schéma de Blinkenberg ne fait que souligner la fréquence de la transition de l'intransitif au transitif, mais ne prouve pas suffisamment la genèse. Nous voudrions faire quelques remarques sur la théorie de fréquence de la genèse de Blinkenberg sans vouloir proposer des analyses diachroniques à valeur opérationnelle. Même si on admet dans le système indo-européen la priorité chronologique des cas locatifs désignant un lieu concret par rapport à des cas abstraits, on peut évoquer la possibilité d'autres développements. La désinence casuelle \ast -m (accusatif) n'était pas au début, ou au moins n'était pas toujours un "casus obliquus", mais elle pouvait être une sorte de "passivus" et comme telle, elle pouvait bien représenter le sujet, surtout si on pense à la morphologie des neutres. D'autres chercheurs soulignent que la désinence indo-européenne \ast -s était un suffixe désignant des êtres animés

(le sujet d'un verbe transitif est par excellence un être animé), et à l'origine le nominatif singulier terminé par \ast -s était identique au génitif et la désinence neutre \ast -m était identique à l'accusatif masculin. Toutes ces coïncidences rendent plausible l'hypothèse selon laquelle la distinction des cas en indo-européen serait le résultat du développement d'un système plus ancien. Dans ce système archaïque le nominatif coïncidait avec le cas ergatif ou agentif (et en même temps génitif ayant la désinence \ast -s

comme désinence typique) quand il s'agissait des êtres vivants. Dans quelques-unes des langues modernes qui, connaissent des constructions ergatives, l'ergatif joue le rôle du sujet des verbes transitifs et un cas non-identique à l'ergatif représente le sujet du verbe intransitif et en même temps l'objet du verbe transitif. Ce système au cours du développement historique par l'intermédiaire des changements du type ergatif-causatif s'est transformé en système du type accusatif (comme p.e. le latin).⁷

Lucien Tesnière met en relief le caractère très archaïque de certaines langues du type ergatif comme p.e. le géorgien et le basque, qui marquent très fortement, par une désinence spéciale, le caractère agissant du prime actant.⁸ La construction ergative quant à son essence est une construction passive représentant un stade plus ancien du développement du langage que la dichotomie des constructions active/passive. On peut y ajouter que dans les langues romanes, et même dans les langues germaniques les verbes du type habere, haben, have apparaissent à une époque relativement tardive. Dans la langue latine p.e. les constructions comme inimicus mihi occisus est, mihi illud factum est à partir du III^e siècle sont de plus en plus souvent remplacées par des constructions explicitement transitives: inimicum occisum habeo et habeo illud factum. É. Benveniste ne considère pas les parfaits construits avec le verbe être comme passifs dans les phrases citées plus haut, mais selon lui ce sont des constructions possessives.¹⁰ Par contre J. Lyons refuse d'accepter la catégorie de ces constructions possessives.¹¹

Sans vouloir trancher la question, on peut tout de même affirmer avec certitude que les constructions avec

être non seulement représentent un état de langue plus ancien mais aussi qu'elles s'approchent beaucoup plus du point de vue passif que du point de vue actif. Parmi les opinions divergentes des linguistes c'est peut-être la prise de position de A. Martinet qui nous semble être la plus plausible. Martinet notamment considère les verbes des langues ergatives comme étant indifférents par rapport à la diathèse. C'est en parlant de la langue basque qu'il souligne que le verbe basque "diffère fondamentalement du verbe indo-européen: il ignore la catégorie de voix, ou diathèse, dans ce sens que les locuteurs, n'ont pas le choix entre plusieurs façons d'exprimer les rapports entre l'action et les entités qui y participent."¹²

Ce qui revient à dire que l'absence de la voix rend inutile l'orientation de processus verbal du point de vue des participants: par conséquent la question de la dichotomie actif/passif ne se pose même pas. Ce fait peut donc rendre possible l'orientation ultérieure du verbe et vers les valeurs transitives et vers les valeurs intransitives.

Quoique ni Ch. Fillmore, ni ses disciples comme p.e. D. E. Baron n'admettent la notion de la transitivité - au moins au niveau de la structure profonde - leur "case theory" de la structure profonde, en tant qu'une théorie des relations syntactiques de base appuie tout de même notre raisonnement et nous oriente vers la conception d'une transitivité plus restreinte.

Ch. Fillmore dans son "case grammar" transcende la grammaire générative en nous proposant un modèle de grammaire de cas qui s'appuie sur une théorie selon laquelle les syntagmes nominaux divers d'une proposition ne peuvent

avoir que des relations limitées en nombre avec le verbe. Cherchant les universaux du langage il part du fait que la notion de cas comprend toute une série de concepts innés qui permettent de formuler un jugement ou bien sur ce qui arrive autour de nous, ou bien sur l'identité de la personne qui agit, ou bien sur ce qui a changé etc. Par ailleurs Hjelmslev, lui aussi, affirme l'universalité du cas en tant que catégorie grammaticale.¹³ Il exprime toutes ces relations de la structure profonde à l'aide de six cas: agentif, instrumental, datif, factitif, locatif, objectif. Il appelle ce système casuel "the case frame" de la structure profonde. Ces cas ne coïncident pas souvent avec les cas connus de la structure superficielle nominatif, accusatif, génitif, datif, ablatif, mais le cas échéant au cours de leur réalisation, leur apparition au niveau de la structure de surface peuvent être identiques à eux.

De son point de vue centré sur la syntaxe et sur le rôle du verbe on peut tirer deux conclusions importantes: a/ c'est à base de l'interprétation sémantique du verbe qu'on doit apprécier le rôle que joue le syntagme nominal dans l'action ou l'état du verbe; c'est donc de cette manière qu'on doit évaluer le degré d'étroitesse des relations de ces syntagmes avec le verbe. Même s'il ne se pose pas la question de savoir s'il s'agit de transitivité ou non, où se trouve la limite de la transitivité, il se demande tout de même quel est le rôle du syntagme nominal en question dans le "case frame" de la structure profonde.

b/ Du point de vue diachronique une thèse importante de sa doctrine vaut être retenue d'après laquelle les catégories

casuelles de base restent, ce n'est que leur réalisation à la surface qui change.

En transcendant les générativistes classiques il veut identifier le rôle d'un syntagme nominal par l'intermédiaire de l'interprétation sémantique du verbe, et en soulignant le caractère central du verbe (comme le fait aussi L. Tesnière) il fait dépendre le choix du sujet de la valeur lexicale du verbe. Par ailleurs dans la terminologie de Tesnière cela revient à dire que le sujet, qui dans sa qualité du prime actant participe à l'action du verbe, doit être considéré comme complément.¹⁴ Que nous admettions cette thèse ou non, il est sur que la valeur sémantique du verbe joue un rôle dans le choix du sujet: est-ce que le sujet sera un être animé ou non, est-ce qu'il subira l'effet de l'action, est-ce qu'il sera un agent personnel, ou bien un patient, etc.?¹⁵

En tout cas on pourrait ajouter qu'il existe une corrélation entre la valeur sémantique et du verbe et du sujet. L'interprétation sémantique du verbe contribue donc à la reconnaissance plus exacte des relations syntactiques (voir p.e. plus bas l'analyse du "datif syntaxique" par Chr. Leclère).¹⁶ Tout cela nous met en garde contre la tradition et nous recommande de ne pas insérer les syntagmes nominaux à N, de N dans la catégorie "objet indirect" basée sur un principe distributionnel, en minimisant excessivement le rôle de la préposition.

Derrière les cas de la structure profonde, il y a des relations syntactiques de caractère permanent. L'"objet direct" s'appuie sur une relation étroite sous-jacente s'attachant directement au verbe et pouvant être identifié par le verbe. Les autres cas représentant des relations moins

strictes s'en écartent de plus en plus en s'orientant vers le cas représentant des rapports de lieu concrets appelé locatif par Fillmore. Fillmore définit la notion de l'objet comme suit: "the notion direct object can be equated with the relation that holds between an N P and an immediately dominating V P."¹⁷ Selon la définition de Kurikowitz la différence entre le nominatif et l'accusatif réside dans la réversibilité réciproque de l'actif/passif, ce qui revient à dire que la relation entre eux est un réflexe de diathèse.¹⁸

Si Fillmore n'admet pas la notion traditionnelle de la transitivité, il souligne en même temps les différences de degré dans l'étroitesse de la relation du syntagme nominal avec le verbe. Au niveau de la structure de surface la plus étroite parmi ces relations (objet direct - verbe) peut être qualifiée de transitivité au sens restreint du mot.

Et d'autres relations relativement étroites sont des cas syntaxiques (datif) ; par contre aux relations plus relâchées qui ne peuvent être identifiées à partir du verbe, qui -- pour ainsi dire -- se situent en dehors du verbe, la dénomination de transitivité ne peut être assignée. Les recherches de Fillmore contribuent donc indirectement à la distinction de l'objet et des circonstanciels. Divers degrés de centralité peuvent être observés aussi dans les fonctions circonstancielles: les fonctions internes (compléments déterminatifs essentiels) sont plus centrales du point de vue du processus verbal que les fonctions externes (les compléments circonstanciels).

D'après le "case grammar" les relations casuelles de la structure profonde sont constantes. Quoique les flexions ca-

suelles marquées par des suffixes aient disparu dans les langues analytiques /p.e. l'anglais, le français/, cette disparition a été remplacée d'une part par l'emploi de plus en plus fréquent de l'ordre des mots fixe, d'autre part des syntagmes nominaux prépositionnels. Cependant les recherches diachroniques mettent en relief la corrélation entre les cas de la structure profonde et les constructions prépositionnelles représentant ceux-ci. Le changement synthétique → analytique n'a pas atteint les traits caractéristique sous-jacents de la structure profonde.¹⁹ D. Baron en parlant de la langue anglaise qui a la même ligne de développement analytique que le français, souligne que ce sont les syntagmes prépositionnels qui en principe ont assumé la fonction des cas de la déclinaison: "Evidence from the study of nominalisation and passivization reinforces the notion that many prepositional phrases in Modern English are still the functional equivalents of Old English inflected nouns (i.e. surface cases), and in certain ways behave exactly like those inflected nouns they have replaced."²⁰ En connexion avec ces constatations on pourrait noter que déjà en latin classique à côté des constructions en grande majorité synthétiques on pouvait employer les équivalents analytiques de celles-ci, parce que le latin classique a donné prise à l'esprit analytique. Déjà en latin classique il y avait des cas où l'on pouvait se servir indifféremment des constructions prépositionnelles ou des formes analytiques. Ce sont les fissures du système par lesquelles l'analyse a pénétré dans la langue. A titre d'exemples: pour le datif: amico → ad amicum; pour le génitif unus eorum → unus ex eis. On peut y ajouter la

formation du comparatif analytique à l'exemple des comparatifs périphrastiques exceptionnels du latin classique, comme *magis necessarius: durior* → *magis* (plus) *durus*. Cela veut dire que les constructions, les formes néolatines sont déjà préformées dès le latin classique. Le système de la langue lui-même a offert certains points d'attaque à l'esprit analytique et a donné un appui au dynamisme du développement. Il s'ensuit que le principe sévère de la dichotomie Saussurienne langue/parole a, elle aussi, ses côtés faibles et qu'une distinction trop rigide de la diachronie et de la synchronie est également sujette à caution. En prenant en considération ces faits, certaines grammaires "modernes" calquées sur le latin ne nous paraissent plus aussi anachroniques qu'auparavant. On peut citer avant tout les grammaires espagnoles, très appréciées dans l'enseignement, parues assez récemment et qui s'attachent étroitement aux traditions latines conformément à une habitude pour ainsi dire nationale. (Les grammaires de Bouzet et d'Alonso).²¹ Dans ces ouvrages on examine les corrélations entre les cas flexionnels anciens et leurs correspondants prépositionnels.

Dans notre article précédent nous avons essayé de distinguer le troisième actant *a* + syntagme nominal d'avec la notion de l'objet.²² Nous voudrions maintenant nous occuper brièvement de syntagmes nominaux construits avec la préposition *de*. C'est aussi une sorte d'exagération sémantique que d'insérer ces constructions dans la catégorie de l'objet. Si on examine les syntagmes nominaux construits avec la préposition *de* dans leur rapport avec le "case grammar", on arrive à constater que l'opposition accusatif/nominatif est une affaire de diathèse et que le

syntagme de N par contre prend son origine de la transformation des propositions de base en constructions nominales. La distinction logico-sémantique du génitif subjectif et du génitif objectif reflète la neutralisation de l'opposition accusatif/nominatif, opposition fondamentale dans le syntagme verbal (p.e. animus patitur → patientia animi; pati dolorem → patientia doloris). Selon E. Benvéniste le génitif issu d'un nominatif ou d'un accusatif donne le modèle de la relation de génitif en général. Cela veut dire que les autres relations de génitif sont créées d'après ce modèle: "on part des syntagmes de conversion, tels que puer ludit → ludus pueri; puer ridet → risus pueri; la relation peut alors être étendue à somnus pueri, puis à mos pueri et finalement à liber pueri. Nous considérons que tous les emplois du génitif sont engendrés par cette relation de base, qui est de nature purement syntaxique, et qui subordonne, dans une hiérarchie fonctionnelle, le génitif au nominatif et à l'accusatif."²³ On peut tirer de ce raisonnement une double conséquence:

a/ si on considère les cas de flexion d'une part comme les réalisations des cas de la structure profonde au niveau de la structure superficielle, et d'autre part si on regarde les constructions prépositionnelles comme les représentants des cas de surface, on doit assigner un rôle tout à fait différent aux syntagmes de N de celui assigné à l'objet.

b/ Au cours de l'histoire de la langue latine s'est effectué un syncrétisme de plus en plus marqué du génitif et de l'ablatif. La fusion des deux cas n'affaiblit en rien

la valeur du raisonnement précédent. Selon P. Tekavčić et de Pottier le génitif et l'ablatif sont équivalents parce que les deux cas expriment également l'éloignement d'un point de repère ou comme le dit Pottier, d'une limite. C'est ce qui explique qu'on pouvait toujours substituer au génitif une tournure prépositionnelle construite avec la préposition de et l'ablatif. (Il va sans dire qu'il s'agit d'une époque où les cas étaient encore en usage) .

Pottier pareillement à Tesnière s'appuyant sur la théorie des actants enseigne que le rôle des participants à l'action du verbe se reflète dans trois cas (les cas cinétiques) , parce que ce sont ces trois cas qui expriment les trois fonctions de base dans l'actualisation d'un procès: le sujet qui fait l'action, l'objet déterminé par des verbes transitifs, qui supporte l'action et le terme vers lequel l'action s'oriente. On peut aisément reconnaître les trois cas: nominatif, accusatif, datif. Par contre le génitif n'est pas un cas dynamique, cinétique, mais plutôt statique que ces auteurs séparent des trois cas précédents. Le génitif est avant tout le cas de la dépendance nominale.²⁴

D'après ce que nous venons d'exposer, il nous semble justifié de considérer les syntagmes nominaux construits avec la préposition de et l'objet comme deux catégories à part.

Comme nous y avons déjà fait allusion, la théorie des actants de Tesnière sépare la notion de l'objet de la catégorie "objet indirect". Tesnière appelle les actants du verbe les personnes ou choses qui participent au procès. Le noeud verbal constitue le pivot de la phrase et selon

le nombre des participants à l'action il y a des verbes à un, à deux et à trois actants. Lui aussi, il refuse d'admettre la dénomination traditionnelle "objet indirect" qu'il remplace par le terme "tiers actant" servant à désigner le datif. Et de plus il range parmi les circonstanciels les syntagmes nominaux construits avec la préposition de, même aux cas où ils se rapprochent des actants par l'étroitesse de leur connexion avec le verbe. P. e.: Alfred change de veste.²⁵ Cela veut dire qu'en rangeant les syntagmes de N parmi les circonstanciels Tesnière les sépare encore plus de la catégorie de l'"objet indirect" que les syntagmes à N. D. E. Baron se rapproche de l'opinion de Tesnière en soulignant que même les grammaires traditionnelles de l'anglais n'ont pas réussi jusqu'à nos jours à insérer les "genitive objects" dans les tiroirs munis des étiquettes "objets direct": „while traditional theory has come up with categorization of accusative and dative objects in terms of their function as direct and indirect object, no such categorization has successfully been attempted for the genitive object.”²⁶

Christian Leclère²⁷ n'accepte pas les notions traditionnelles de l'"objet secondaire" ou "objet second" et c'est en mettant en relief le rôle central du verbe qu'il analyse les prépositions (1) Paul donne un livre à Marie et (2) Paul vole un livre à Marie. Il considère la fonction datif comme faisant partie de la définition lexicale du verbe: "Sémantiquement il y a échange du référent du N₁ (le livre) entre deux humains. Cet échange peut se faire dans un sens ou dans l'autre: de N₀ à N₂ dans (1), de N₂ à N₀ dans (2). Cette idée d'échange

n'est pas créée par la présence du complément à N, mais "contenue" dans le verbe: elle subsiste si l'on supprime à N. (Paul donne un livre, Paul vole un livre) . Nous appellerons cette classe de datifs syntaxiques des datifs lexicaux." Ce qui importe pour nous dans ce raisonnement c'est ce qu'il ne s'agit pas - ici non plus - d'un objet quelconque, mais d'une relation syntaxique, du rôle datif du tiers actant, et que cette relation peut être déduit de la valeur lexicale du verbe.

En considérant la notion "échange" comme inhérente à la valeur lexicale du verbe, même après la suppression du complément à N, Leclère met la sémantique à la place qui lui est due.

A propos de sa thèse connue des "préposition fin de mot" De Boer nous explique que certains verbes tels que: servir de, répondre de, correspondre à ensemble avec la préposition constituent une unité sémantique, la préposition pour ainsi dire appartient au contenu lexical du verbe.²⁸

Parmi les syntagmes à N, ni les tiers actants, ni les régimes (compléments) déterminatifs essentiels à N, ou de N appelés "prépositions fin de mots" dans la terminologie de De Boer, ne peuvent donc être considérés comme faisant partie de la catégorie objet.

On pourrait y ajouter encore que dans le cas des régimes déterminatifs essentiels il s'agit d'une relativation catatactique usuelle, parce que la préposition remplit un hiatus dans l'ordre hiérarchique (principal → complément) . Cette relativation se rapproche de la notion de la transitivité, mais ne coïncide pas avec elle.²⁹

De toutes ces opinions, ce qui nous intéresse c'est que le "consensus" des linguistes cités contribue à nous faire arriver à la conclusion que les syntagmes à N et de N ne peuvent être insérés dans la catégorie de l'objet.

x x x

Dans ce qui suit nous allons nous occuper du caractère, du classement des syntagmes nominaux construits avec la préposition de.

La préposition de a assumé la fonction du génitif latin. Dès l'époque gallo-romane elle remplace de plus en plus les prépositions ex et ab. D'où le syncrétisme déjà mentionné du génitif et de l'ablatif. Du point de vue diachronique il s'agit donc d'un tout autre point de départ que dans les cas des constructions avec à. Selon la terminologie grammaticale traditionnelle, et les syntagmes à N et les syntagmes de N sont rangés dans la catégorie "objet indirect". Cette classification résulte de la notion de la transitivité indirecte; c'est-à-dire d'une notion élargie de la transitivité. Plus haut dans nos raisonnements nous avons souligné la fonction de "datif syntaxique", "tiers actant du verbe" des syntagmes à N et dans notre article précédent³⁰ nous avons considéré les dénominations "complément d'attribution" ou "complément d'intérêt" comme adéquates. Dans le cas des constructions avec de il faut aussi prendre en considération la force constructive et la force d'englobement du noeud verbal, c'est-à-dire le degré de l'étroitesse de la

connexion entre le verbe et le complément. Quoique les syntagmes à N soient les participants du procès verbal, et qu'ils soient donc en relation plus étroite avec le verbe, nous ne les avons pas rangés tout de même dans la catégorie objet. Encore moins pourrions-nous y ranger les syntagmes de N qui n'appartiennent pas au nombre des actants du verbe. Au cours de sa fonction prédicative la substance exprimée par le verbe se réalise, mais la présence de la préposition signale que l'union verbe - complément n'est pas totale.³¹

Les syntagmes construits avec la préposition de - leur origine en grande partie y contribuant - peuvent être répartis en trois groupes fondamentaux.

a/ Dans une partie de ces syntagmes la préposition de joue la rôle de l'introducteur du régime du verbe. C'est justement le groupe qui était inséré de préférence par la grammaire traditionnelle dans la catégorie de l'objet. Les verbes entrant dans ce groupe peuvent être ramenés dans la généralité des cas aux verbes latins ayant la valeur des "verba media" qui sont ou déponents ou simplement intrasitifs. Mais en tout cas le procès de ces verbes est dans une corrélation très marquée avec le sujet, ce qui constitue un trait caractéristique des "media". Le sujet est donc particulièrement intéressé à l'action du verbe. C'est ce qui explique qu'en ancien français l'emploi du pronom réfléchi était beaucoup plus répandu qu'en français moderne et sa présence prêtait au verbe ou bien la valeur de la "vox media" ou bien comportait l'emploi intransitif de la "vox activa". On peut donc y ramener le groupe des verbes essentiellement pronominaux ou subjectifs. On appellera les syntagmes de N accompagnant les verbes du groupe a/ complé-

ments déterminatifs essentiels construits avec la préposition de. La terminologie allemande préfère la dénomination "Respektivobjekt", qui souligne un peu plus la valeur étymologique de la préposition de: "au sujet de", "par rapport à" bezüglich.³² En latin les verbes appartenant au groupe "genitivus memoriae". p.e. memorari, recordari; à l'origine déponents et à valeur de "media" régissaient le génitif. En ancien français soi remembrer de. /De plusurs choses a remembrer li prist ... Chanson de Roland 2377./ En français moderne: se souvenir de. Le verbe impersonnel il me souvient de devient rare des le 17^e siècle. On pourrait ajouter le verbe oblivisci > s'oublier de qui aura plus tard un emploi transitif. En français moderne les "verba affectuum" soit qu'ils apparaissent sous la forme des verbes nommés "transitifs indirects", soit la forme réfléchie (medium) peuvent être rangés parmi les verbes ayant des compléments (régimes) déterminatifs essentiels. Ce sont en partie des verbes essentiellement pronominaux. Tels que: se rire de, se réjouir de, s'étonner de, s'affliger de, (se) douter de, se moquer de, se méfier de, s'indigner de, se repentir de, se soucier de, jouir de, disconvenir de etc.

Quoique dans tous ces exemples la préposition de n'ait plus son sens plein, mais ne soit pas "vide" non plus, on pourrait dire plutôt avec Spang-Hansen qu'il s'agit ici d'une préposition "incolore".³³

Miklós Fogarasi dans sa grammaire italienne destinée à l'enseignement supérieur en Hongrie parle, lui aussi, des verbes ayant des rections nominales construites avec la préposition di: "sintagmi con di possono essere retti da una

grande quantità di verbi ... : dubitare, fidarsi, ricordarsi, vergognarsi etc."³⁴ On ne peut pas passer sous silence les verbes à double construction tels que essayer d'une nouvelle méthode / essayer une nouvelle méthode; hériter d'une maison / hériter une maison; discuter d'un problème / discuter un problème etc. L'une des constructions représente un "Respektivobjekt", l'autre à construction directe, est un objet direct. Selon Gougenheim l'idée de prélèvement vient, elle aussi, de l'idée de point de départ (p.e. mangez de ces raisins; prenez de mon eau) ; "l'objet n'est pas envisagé dans son entier, mais en quelque façon partiellement, d'où une atténuation du sens du verbe."³⁵

Il est à remarquer que la présence de la préposition comporte un changement de nuance du sens. On pourrait dire p.e. "quant à l'héritage, il s'agit d'une maison", ou "essayer d'une méthode" signifie "faire une expérience, non une épreuve entière." On pourrait donc donner la signification "au sujet de", "par rapport à" à la préposition de. Au passage cité plus haut Gougenheim mentionne la construction s'approcher de Paris où selon lui l'approche est envisagée comme incomplète. C'est qu'il rattache cette construction à l'idée de prélèvement. On considère souvent cette construction comme un contre-sens du point de vue logique. Pour appuyer cette opinion on cite s'approcher de Paris versus s'éloigner de Paris. Nous avons en outre dans le langage non châtié: s'approcher à Paris, et même à bonne heure. On trouve des exemples de substitution de à à de déjà au 17^e siècle: R. Rapin écrit p.e. "le génie des affaires n'a rien d'approchant à celui que nous cherchons."³⁶, un emploi par ailleurs réprouvé par les puristes de l'époque.

De cette substitution on peut tirer deux conséquences:

1/ la préposition à n'est jamais complètement vide,³⁶
comme l'avait très savamment expliqué G. Gougenheim.

2/ Le sens plein, le sens d'origine est donc particulièrement vivant dans la conscience linguistique du peuple beaucoup plus que celui de de, et c'est cette vitalité qui rend possibles les tours populaires cités (comme partir pour Paris / partir à Paris) .

Pour contribuer encore à l'explication du problème on peut penser aux expressions latines *mons altus* / *mare altum*. Les psychanalistes - entre autres Freud - avaient souvent souligné l'ambivalence de altus et d'autres mots qui se comprennent en sens opposé dans la même langue. En vérité il ne s'agit pas d'une double signification "haut" et "profond" attribuées à altus, mais la notion de altus doit être comprise et évaluée selon la manière de représentation du latin: de bas en haut (p.e. du fond du puits en remontant, ou du pied de l'arbre en remontant) , indépendamment de la position de l'observateur. En revanche en français on tient toujours compte de la position de l'observateur: profondeur du puits / profondeur du ciel.³⁷ A partir de cette prise de position l'opposition des constructions s'approcher de et s'éloigner de ne sera ni illogique, ni surprenante. Par ailleurs le génitif latin sans avoir eu égard à la direction n'a désigné que le domaine, la compétence territoriale et spirituelle du sujet.³⁸ Il est à remarquer encore que le mot prope (près de) , qui était le point de départ du verbe appropriare du latin ecclésiastique, était suivi du ré-

gime ab + ablatif.

b/ Cependant les syntagmes nominaux de N dans lesquels la préposition conserve encore totalement ou presque totalement sa signification d'origine ne peuvent être considérés comme rection des verbes, comme compléments (régimes) essentiels. Dans ces cas notamment la substance exprimée par le verbe sous l'effet d'une préposition intermédiaire intercalée se sépare du syntagme de N dans la mesure où celui-ci ne peut plus être regardé comme un régime nécessaire, essentiel. Ou avec d'autres mots: l'analyse doit être faite de deux côtés: et du côté du verbe et du côté du complément. Si on examine les relations rentrant dans la catégorie b/ du côté du complément on se rend très vite compte du fait que ces compléments constituent une unité psychiquement indépendante et autonome; par conséquent ils doivent être insérés parmi les circonstanciels. Dans les cas où les de N jouent le rôle du deuxième complément d'un verbe exprimant une notion autonome en soi-même et ayant déjà un objet direct, ces de N peuvent être regardés comme des cas de transition entre le groupe a/ et b/. Tels que: sommer quelqu'un de sa parole, absoudre quelqu'un d'un péché, Les suivants s'orientent plutôt vers les circonstanciels: diminuer de force, fraterniser d'idée etc.

Plus la préposition conserve son sens plein et plus le syntagme nominal s'éloigne de la fonction du complément déterminatif (régime) essentiel du verbe, et encore plus de la notion de l'objet.

Le sens d'origine de la préposition de se rapporte à la chose dont on parle et à la matière dont on s'occupe: il parle de ses travaux. C'est ce qui explique sa présence

dans les titres: "C'est d'Aucasin et de Nicolette". Même aujourd'hui dans des titres de chapitre, comme "Des prépositions".³⁹ Des l'époque du syncrétisme du génitif/ablatif l'emploi de la préposition de marquant le temps devient de plus en plus fréquent: de nocte > de nuit, d'ist di in avant /Serments de Strasbourg/, d'aujourd'hui en huit.

La préposition de désigne souvent l'origine, la provenance: venir de Paris, partir de la gare; la mesure de différence: elle le dépasse de la tête; exprime le moyen, la manière et l'instrument: agir de bonne foi, frapper d'un couteau; la cause: mourir de mort subite, tomber de fatigue etc. On pourrait continuer plus longuement et plus systématiquement la liste, mais nous nous sommes borné à donner à titre d'exemples quelques emplois circonstanciels caractérisés.

c/ On insère au troisième groupe les emplois de la préposition de qui sont dépourvus de valeur intrinsèque, dans lesquels de est vide de sens. Sans vouloir être exhaustif, nous allons exposer deux emplois par excellence caractérisés de de vide de sens, notamment son emploi dans l'article partitif et son emploi comme indice d'infinif.

Le point de départ de l'article partitif est l'emploi adverbial de plus en plus fréquent du genitivus materiae adnominal. Puis ce développement s'oriente d'une part vers la quantité indéterminée (genitivus quantitatis) et de l'autre vers le tout dont on prend une partie (gen. partitivus).

Dès le latin classique coexistaient à côté des formes synthétiques les formes correspondantes analytiques: pauci de nostris cadunt, au lieu de pauci nostrum. Il est à remarquer que Caesar emploie aussi indépendamment le génitif d'une manière elliptique en omettant le mot de relation appartenant au génitif: Item Macedones, Thessalos ac reliquarum Gentium et civitatum adiecerat."⁴¹ Dans la langue latine parlée, avec certains verbes dont le sens impliquait celui de prélever une certaine portion sur une masse donnée - tels que *prendre* > *prendre*, *manducare* > *manger*, *bibere* > *boire* - on employait souvent la préposition *de* + ablatif: *bibere aquam* > *bibere de aqua*. De l'idée de prélèvement on passe aisément à celle de partie. "Donnez-moi de l'eau de cette bouteille a pu passer du sens de en prélevant sur l'eau de cette bouteille au sens de une partie de l'eau de cette bouteille. C'est là l'origine de l'article dit partitif."⁴²

Dans ce qui suit Gougenheim exprime son opinion que le sens partitif n'était qu'une étape transitoire et on pourrait aujourd'hui parler plutôt d'un article de matière. Le pluriel des considéré par lui comme le pluriel de l'article indéfini. Selon Le Bidois⁴³ l'explication de des dépend du contexte. Ce qui importe pour nous c'est que le locuteur natif du français moderne en disant "je mange du pain" n'envisage nullement un tout, un ensemble quelconque dont le pain serait extrait. Dans la conscience linguistique du sujet parlant de nos jours l'idée de prélèvement ne se pose donc plus. On doit donc reconnaître qu'au niveau synchronique la préposition de est devenue un élément

d'article. Ce phénomène est souligné par le fait que l'article partitif peut accompagner un sujet. Ce qui revient à dire qu'au niveau synchronique l'orientation du syntagme de N vers le sujet ou bien vers l'objet peut être considérée comme presque totale. Même la réversibilité réciproque actif/passif est possible:

On a jeté du grain aux poules,

Du grain a été jeté aux poules.

Dans l'article partitif la préposition de ne peut plus être analysé logiquement. M. Fogarasi en arrive à la même conclusion par rapport à la langue italienne: au niveau synchronique, le sujet et l'objet à construction indirecte doivent être admis: "Una forma particolare del complemento oggetto e quella munita dell'articolo partitivo: dare del pane, bere dell'acqua ... Il soggetto ha la forma senza preposizione, eccetto il caso dell'articolo partitivo: Sono arrivati degli ospiti; Dalla porta esce del fumo."⁴⁴

On peut mentionner encore la préposition de introducteur de l'infinitif objet. Dans cet emploi la préposition est complètement dépourvue de sa valeur intrinsèque, est devenue vraiment vide de sens, ce n'est plus qu'un outil grammatical. Selon Knud Togeby elle n'est plus qu'un indice de l'infinitif comme en allemand et en anglais zu/to . D'après Gougenheim elle est devenue un article, un instrument de la substantivation de l'infinitif, elle a donc cessé d'être une préposition.

Ce dernier groupe met bien en relief les limites de la méthode diachronique dans l'analyse de la langue moderne.

Dans nos analyses nous avons limité la notion de transitivité au seul verbe et nous nous sommes attaché à la no-

tion de transitivité restreinte. Parmi les compléments verbaux nous avons pris en considération les syntagmes nominaux et par préférence ceux construits avec la préposition de.

Nous nous sommes efforcé de souligner que la seule présence de la préposition entraîne non seulement des conséquences formelles, mais aussi qu'elle touche au fond, qu'elle concerne le contenu également. Ni les syntagmes à N et de N ne peuvent donc être rangés dans la catégorie "objet indirect" qui devient par conséquent superflue. Il s'ensuit de tout cela qu'en nous appuyant sur une interprétation plus restreinte de la notion de la transitivité, nous ne parlons de constructions transitives qu'au cas où la relation étroite sujet/objet est représentés par la construction à deux phases $(S \rightarrow) (\rightarrow O)$ de caractère catatactique du verbe, c'est-à-dire qu'au cas où le verbe transitif dans sa première phase (phase subjective) a une orientation centrifuge et dans sa deuxième phase (phase objective) a une orientation centripète. Et c'est justement cette orientation centripète qui nous révèle un objet "passif": "die das Objekt als betroffen oder passiv erscheinen lässt."⁴⁵

OUVRAGES CONSULTÉS

1. Gross, Maurice, "Remarque sur la notion d'objet direct en français, in/ Langue Française, 1, 1969, pp. 72-73.
2. Lyons, John, Introduction to theoretical linguistics, Cambridge, University Press, 1971, p. 351.
3. Cité par Lyons, J., op. cit. p. 343.
4. Mucsi, József, "Le complément d'attribution /complément d'intérêt/" in Acta Romanica Universitatis Szegediensis de Attila József nominatae, Tomus II. 1973, p. 82.
5. Dubois, Jean, - Lagane, René, La nouvelle grammaire de français, Larousse, Paris, 1975,
6. Blinkenberg, Andreas, Le problème de la transitivité en français moderne, Munksgaard, København, 1960, pp.13-14.
7. cf. Fillmore, Charles, "The case for case" in Bach and Harms, Universals in linguistic theory, Holt, Rinehart and Winston, London-New York, 1968;
Uhlenbeck, C. C., Agens und Patiens im Kasusystem der indogermanischen Sprachen" in Indogermanische Forschungen 12., pp. 170-171.
Vaillant, André, "L'ergatif indo-européen" in Bulletin de la Société de linguistique de Paris 27, pp. 93-108.
Lyons, J., op. cit. p. 352.
Sandmann, Manfred, "Zur Frage der Transitivität" in Zeitschrift für romanische Philologie, 97, p. 582.
8. Tesnière, Lucien, Éléments de syntaxe structurale, Klincksieck, Paris, 1969, p. 112.

9. Cités par Ch. Fillmore, op. cit. p. 60.
10. Benveniste, Émile, "La construction passive du parfait transitif" in Problèmes de linguistique générale, Gallimard, Paris, 1966, pp. 166-186.
11. Lyons, J. op. cit. pp. 395-399.
12. Martinet, André, "La construction ergative" in La linguistique synchronique, PUF., Paris, 1974, p. 221.
13. cf. Fillmore, Ch., op. cit. p. 20 et p. 24.
14. Tesnière, L., op. cit. p. 109.
15. cf. Fillmore, Ch., op. cit. p. 6.
16. Leclère, Christian, "Datifs syntaxiques et datif éthique" in Chevalier, J-Cl. - Gross, M., Méthodes en grammaire française, Klincksieck, Paris, 1976, pp. 74-96.
17. Fillmore, Ch., op. cit. p. 16.
18. cf. Kurylowitz, Jerzy, "Le problème du classement des cas" in Esquisses linguistiques, Wroclaw-Krakow, 1960, pp. 131-150.
19. cf. Fillmore, Ch., op. cit. p. 14.
20. Baron, Denis, E., Case grammar and diachronic English syntax, Mouton, The Hague, 1974, p. 15.
21. Bouzet, Jean, Grammaire Espagnole, Préparation à la licence, Belin, Paris, 1945.
Alonso, Martin, Gramatica de español contemporaneo, Guadarrama, Madrid, 1968.
22. Mucsi, J. op. cit.

23. Benveniste, É., "Pour l'analyse des fonctions casuelles: le génitif latin" in op. cit. p. 147.
24. Tekavčić, Pavao, *Grammatica storica dell'italiano*, il Mulino, Bologna, 1972, Vol. II. p. 115;
Pottier, Bernard, *Systématique des éléments de relation*, Klincksieck, Paris, 1962, p. 273.
25. cf. Tesnière, L., op. cit. pp. 105, 106, 128.
26. Baron, D.E., op. cit. p. 118.
27. Leclère, Chr., op. cit. pp. 73-74.
28. De Boer, C., *Syntaxe du français moderne*, Leiden, 1954, p. 107.
29. cf. Sandmann, M., op. cit. p. 574 et 589.
30. cf. Mucsi, J., op. cit.
31. cf. Jaeggi, A., "Le rôle de la préposition et de la locution prépositive dans les rapports abstraits en français moderne, *Romanica Helvetica*, Vol. 58. Francke, Berne, 1956, p. 31.
32. cf. Gamillscheg, Ernst, *Historische französische Syntax*, Niemeyer, Tübingen, 1957, p. 372 et sqq.
33. cf. Spang-Hansen, E., *Les prépositions incolores du français moderne*, Gads, Copenhague, 1963.
34. Fogarasi, Miklós, *Grammatica italiana del novecento*, Tankönyvkiadó, Budapest, 1969, p. 250 et 269.
35. Gougenheim, Georges, "Y a-t-il des prépositions vides en français?" in *Études de grammaire et de vocabulaire français*, Picard, Paris, 1970, p. 31.

36. Rapin, René S. J., Les réflexions sur la poétique de ce temps, Ed. critique par E. T. Dubois, Droz, Genève, 1970. p. XXIX.
37. Benveniste, E., "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne", in op. cit. p. 81.
38. Sommer, Ferdinand, Vergleichende Syntax der Schulsprachen, Teubner, Leipzig, 1931, pp. 22-23.
39. cf. Brunot, F. - Bruneau, Ch., Précis de grammaire historique, Masson, Paris, 1933, p. 616.
40. Julius Caesar, De bello gallico, I. 15, 2.
41. Julius Caesar, De bello civili, III. 4.6.
42. Gougenheim, G., op. cit. p. 35.
43. Le Bidois, Georges - Le Bidois, Robert, Syntaxe du français moderne, Picard, Paris, 1968, Tome I. p. 81.
44. Fogarasi, M., op. cit. p. 268 et p. 274.
45. Sandmann, M., op. cit. p. 583.